

## 2<sup>ème</sup> conférence

### La fécondation artificielle

#### « En quoi la dignité de l'homme s'y trouve-t-elle engagée ? »

Le 15 novembre 1987

Nous abordons aujourd'hui un sujet particulièrement difficile. J'aurais aimé commencer par vous rappeler l'Instruction *Donum vitae* donnée par le Cardinal Ratzinger<sup>1</sup>. Si vous ne l'avez pas encore lue, lisez-la. Tout chrétien, aujourd'hui, doit lire ce qui nous est donné là. C'est trop important, et ce sont des sujets tellement brûlants aujourd'hui que c'est notre devoir d'essayer de comprendre aussi intelligemment que possible ce que dit l'Église. J'y insiste : il ne s'agit pas d'appliquer des conclusions bêtement (on fait alors du mal à l'Église) mais de les comprendre avec intelligence. En effet, si on applique bêtement, on dira : « Une fois de plus, l'Église est contre la science, contre la technique ; l'Église se renferme dans une perspective moyenâgeuse, etc. »

L'Instruction *Donum vitae* s'exprime avec beaucoup de précision. Le Cardinal Ratzinger, que je connais un peu, est un théologien, et un théologien très précis. On sait à quoi s'en tenir quand il dit oui ou quand il dit non. Et il a certainement beaucoup prié et réfléchi avant de nous livrer cette Instruction qui peut paraître rude, mais qui, quand on la regarde profondément, est très belle et très grande. J'aimerais (parce que c'est un sujet tellement important) que ceux qui ont suivi la conférence précédente et celle-ci, s'ils portent dans leur cœur des questions, et que ce que j'ai dit ne réponde pas avec suffisamment de netteté et de clarté, que ceux-là mettent par écrit leurs questions ; et la prochaine fois nous essaierons d'y répondre. Pour la prochaine fois, on a annoncé un autre sujet : « Le mariage est un tout ». C'est encore une perspective qui touche à celle-là. Mais j'aimerais, étant donné que c'est l'enseignement actuel de l'Église et que c'est un sujet très difficile, pouvoir répondre à vos questions. Je dis cela pour ceux qui sont ici et qui se posent des questions : autant que possible, qu'ils soient là la prochaine fois. Parce que c'est très gênant de répondre à des questions quand les gens, entre temps, se sont « défilés » ! Je dis cela pour eux : si on cherche la vérité, on la recherche jusqu'au bout.

C'est un sujet sur lequel je cherche à voir clair depuis longtemps, et d'abord au plan purement philosophique. C'est important, non pas pour donner une conclusion philosophique, mais pour mieux comprendre l'enseignement de l'Église. Il y a en effet deux manières de regarder les conclusions de l'Église : d'une manière apologétique ou d'une manière théologique. Les regarder d'une manière apologétique, c'est être au niveau d'une bonne rhétorique. On raisonne de la manière suivante. L'Église n'est pas bête. Le Cardinal Ratzinger n'est pas bête (je peux même vous dire qu'il est remarquablement intelligent et qu'il suffit de parler un peu avec lui pour s'apercevoir qu'il a lui-même réfléchi sur ces sujets depuis longtemps). On dit donc : « Puisque l'Église a dit cela, c'est très bien. » Et on essaie de comprendre un peu d'une façon extérieure.

L'autre manière de considérer les affirmations de l'Église est plus profonde, plus contemplative et plus théologique. On sait que l'Église, qui est l'Église du Christ, nous éduque, nous donne un enseignement de sagesse. J'insiste là-dessus, parce que nous sommes si peu habitués à avoir un enseignement de sagesse ! Je me permets de vous rapporter ici une anecdote. Quand le Saint-Père est passé à l'Université de Fribourg, j'avais déjà quitté Fribourg, mais grâce à Dieu j'y retournais encore pour faire passer des examens et j'en avais justement le lendemain. J'étais donc arrivé à Fribourg un jour plus tôt pour être présent au passage du Saint-Père et entendre ce qu'il allait dire aux professeurs de l'Université, aux étudiants et à toute la ville. Or, après le discours du Pape, on a laissé la parole à des étudiants et des étudiantes. Evidemment, c'était « trié sur le volet », mais c'était tout de même assez démocratique. Et la première qui ait posé une question au Pape, devant tous les professeurs – ils étaient presque tous réunis – lui a demandé : « Très Saint-Père, comment se fait-il (elle le disait à peu près aussi simplement) que nous ayons des professeurs intelligents (au niveau de l'information, c'est souvent parfait), et que nous ayons si peu de maîtres dont nous puissions vraiment attendre (à travers telle ou telle spécialité) une formation vraiment humaine ? A cause de cela il y a dans notre vie une dualité : nous avons des informations sur un sujet donné, et il y a notre foi qui illumine notre vie, et nous ne comprenons pas le lien. Comment se fait-il que nous ayons si peu de maîtres ? » C'était une question assez délicate pour le Saint-Père, surtout en face de tous les professeurs qui étaient réunis là. Il aurait pu « noyer le poisson » en disant : « Que voulez-vous, les professeurs, on les choisit souvent, hélas, en fonction des diplômes ; et les diplômes, les forts en thèmes les acquièrent assez facilement, mais ce n'est pas cela qui donne la sagesse. » En fait, le Saint-Père a parlé de la sagesse. Il a dit en substance ceci : « Aujourd'hui, le primat de la science est tel qu'il n'y a plus guère de regard de sagesse. Or, pour être un maître, il faut atteindre la sagesse ». Puis il a repris ce qu'il avait dit dans son discours (je cite de mémoire) : « La sagesse exige un regard contemplatif. Elle exige d'aller jusqu'au bout. Il faut parfois monter très haut pour éclairer une petite conclusion qui en elle-même est très simple, mais qui ne peut être éclairée que par une lumière qui vient de Dieu. »

Nous connaissons tous cette prière attribuée à Salomon : « J'ai prié, et l'intelligence m'a été donnée ; j'ai supplié, et l'esprit de sagesse est venu en moi. »<sup>2</sup> La sagesse, cela ne s'enseigne pas : cela se reçoit de Dieu. Quand on a des maîtres qui sont des contemplatifs et des sages, alors on voit la grandeur de la sagesse et cela nous aide à la demander à Dieu. Quand on n'a jamais rencontré de vrai maître, il est très difficile d'avoir soif de la sagesse. Quand on en a rencontré un, on comprend alors quel est le rôle de la science et ce qu'est la sagesse. La science est indispensable ; la science analyse, et il faut analyser : c'est nécessaire. Mais lorsqu'il s'agit de découvrir l'homme dans toutes ses dimensions, et surtout dans sa dimension spirituelle et contemplative, alors il faut la sagesse, qui est, comme le dit Saint Thomas, un habitus contemplatif – c'est très beau, cette expression de Saint Thomas –, c'est-à-dire une disposition permanente à la contemplation. Cette disposition peut être acquise ou infuse. La sagesse acquise, c'est la philosophie ; et la sagesse acquise pour le croyant, c'est la théologie. Quant à la sagesse infuse, c'est le don de sagesse qui vient directement du Saint-Esprit et qui est donné à tout chrétien avec le baptême. Tout chrétien est un sage, s'il est parfaitement chrétien. Dans le monde d'aujourd'hui, si tous les chrétiens étaient des sages, quelle merveille ce serait ! Si tous ceux qui ont été baptisés demandaient vraiment à l'Esprit Saint de pouvoir vivre de la sagesse, de cette sagesse infuse qui nous est donnée par l'Esprit Saint, ce serait merveilleux.

Il faut toujours se rappeler ces trois sagesse, que Saint Thomas distingue. Saint Thomas reconnaît que la sagesse mystique ne supprime pas la sagesse philosophique (c'est très important) et que, la sagesse mystique ne supprimant pas la sagesse acquise du philosophe (ce qui n'empêche pas que la sagesse soit un don du Saint-Esprit, un don de Dieu), si on a la sagesse philosophique et la sagesse mystique, on aura la sagesse théologique. Mais si on n'a pas la sagesse philosophique et qu'on n'ait pas non plus la sagesse mystique, on sera un professeur de théologie ; mais on n'aura pas un regard contemplatif.

Entrons maintenant dans le sujet, qui est particulièrement difficile. Au début de l'Instruction, le Cardinal Ratzinger (je n'oublie pas l'équipe qui a coopéré à cette Instruction, mais c'est le Cardinal qui en prend la responsabilité dernière, et derrière lui il y a le Saint-Père) rappelle que jamais les conclusions scientifiques et techniques ne peuvent être la norme de la morale humaine. Cela va de soi pour celui qui n'est pas positiviste.

Mais le positiviste a beaucoup de peine à accepter cela. Jacques Monod disait à une des « Rencontres internationales » de Genève que la morale doit suivre la science, et qu'en fonction du progrès de la science la morale varie et se change. Monod a dit explicitement cela. Ici, on tient un langage diamétralement opposé. On nous rappelle au début (et on a raison de le faire) qu'il ne s'agit pas d'être anti-scientifique ou anti-technique. Ce n'est pas la question. Que la science se développe, et que la technique se développe, très bien ; mais il faut que, toujours, dans son application, la science soit au service de l'homme et de l'homme comme personne humaine dans sa totalité, c'est-à-dire de l'homme ayant une âme immortelle, spirituelle, il faut même dire, si on est chrétien, une âme transformée par la grâce, unie à la sagesse de la Croix. La science et la technique ne peuvent être qu'au service de l'homme (s'il n'est pas chrétien, c'est l'homme « tout court » mais qui a une âme spirituelle) et du chrétien comme tel uni au mystère du Christ. La science est, dans son application, « servante » par rapport à l'homme. La technique est « servante » par rapport à la science et par rapport à l'homme. Il y a une analogie entre la technique et la logique. La technique est comme une logique, du point de vue de l'efficacité. Or la logique est au service de la philosophie, et la philosophie est au service de l'homme, sauf si on est enfermé dans des idéologies.

De fait, ce sont les idéologies qui nous empêchent de comprendre le langage de l'Église. En effet, il faut bien le reconnaître : nous avons beaucoup de peine à comprendre le langage de L'Église – non pas les mots, mais l'esprit. Les idéologies peuvent exalter la science d'une manière telle que la science veut dominer la vie, que la science veut donner les règles de la croissance, déterminer le commencement et le terme de la vie. L'idéologie positiviste, depuis Auguste Comte, (« fondateur » du positivisme), a pris des formes diverses, parce qu'elle se transforme selon les sciences. Les diverses formes actuelles du positivisme sont beaucoup plus subtiles qu'Auguste Comte. Mais il est parfois bon de relire Auguste Comte. C'est très amusant parce qu'il dit naïvement les choses, alors qu'aujourd'hui on ne les dit plus naïvement. Auguste Comte prétend que la philosophie, la métaphysique, est pour les enfants (l'âge théologique étant lui-même un âge tout à fait infantile) et que l'homme adulte, l'homme parfaitement conscient de ce qu'il est, est un homme scientifique, parce que la science ne recherche plus le pourquoi mais le comment. Ce n'est pas si bête, de la part d'Auguste Comte, de dire cela ! En effet, on cherche le comment, et non plus le pourquoi (le pourquoi, c'est la finalité). Auguste Comte a très bien vu, que de fait, on allait entrer dans une ère nouvelle qui n'était plus commandée par l'esprit qui cherche l'amour, qui a une finalité contemplative, mais qu'on allait entrer dans le règne des sciences – ce qui est déjà une idéologie, dès lors que la science s'impose au-delà de ses limites propres. L'idéologie, par définition, s'impose à l'homme et n'est plus au service de l'homme. C'est toute la différence qui existe entre une vraie philosophie, qui aboutit à une sagesse, au service de l'homme, et l'idéologie qui, elle, s'impose d'une manière absolue.

Dans cette lumière (évidemment, le Cardinal Ratzinger s'adresse aux chrétiens, mais il y a, sous-jacente, toute une vision de l'homme), le Cardinal rappelle aussi que la morale est une morale de la personne liée à une nature. Là aussi, il faudrait souligner l'importance de cette affirmation. Dans le domaine de la théologie morale, il y a, aujourd'hui, une grande bataille chez les théologiens. J'ai assisté jadis à cette bataille à Fribourg, et elle continue. On dit que la théologie morale de Saint Thomas, c'est la théologie de la nature, et que la théologie morale d'aujourd'hui doit être une théologie morale de la personne. On oppose nature et personne, et cette opposition va très loin.

Qu'est-ce que la nature humaine ? Dans la pensée de Saint Thomas, la nature humaine implique l'âme et le corps. Nous avons un corps que le biologiste peut étudier selon ses lois biologiques, et puis nous avons une âme que le savant biologiste ne peut pas atteindre : elle échappe à la science. Jamais vous ne découvrirez l'âme humaine par des méthodes biologiques. Vous vous trouverez devant certains problèmes qui vous poseront certaines questions : par exemple, comment se fait-il que l'aspect moral, le « moral » du malade, joue un tel rôle ? Je me souviens de ceux qui revenaient de captivité après la guerre. C'était presque la réflexion de tous : « Un animal aurait 'crevé' et nous n'avons pas 'crevé', grâce au moral que nous avons et que nous avons gardé ; grâce à l'espérance que nous avons et qui nous a permis de tenir et de porter des choses inhumaines ». Le savant entendra cela ; et s'il est un homme intelligent, il se posera une question, il se dira : « Il y a autre chose que le

corps. Toutes les traditions religieuses parlent de l'âme. Il y a de grandes philosophies (Platon, Aristote, Plotin) qui ont parlé de l'âme et le christianisme, lui aussi, parle de l'âme... » En effet, si je suis chrétien, je ne peux pas nier l'existence de mon âme créée immédiatement par Dieu.

Ce qui me frappe beaucoup, au plan philosophique, c'est que la philosophie contemporaine, la philosophie actuelle, ne veut plus entendre parler de l'âme. On ne parle plus que de la personne. Mais peut-on vraiment analyser ce qu'est une personne humaine si on n'essaie pas de comprendre la différence qui existe entre l'animal et l'homme ? Il y a dans l'homme une source de vie qu'on appelle l'âme et cette source de vie a quelque chose d'immortel : cela a été le grand problème de la philosophie grecque, et ce problème a été repris par tous les Pères de l'Église et toute la théologie chrétienne. Sachez bien que si, aujourd'hui, certains théologiens ne veulent plus entendre parler de l'âme et ne parlent plus que de la personne, c'est tout à fait récent : et comprenez que cela touche quelque chose de très radical, en rapport avec tout le problème de l'avortement. On dira en effet que l'embryon, au moment de la conception, n'est pas une personne. C'est évident. Une personne, c'est un tout, un tout parfait, c'est quelqu'un qui est conscient de lui-même, qui est capable d'orienter sa vie. C'est vrai : si vous vous placez du côté de la personne, vous êtes en face d'une impasse. Ce n'est pas étonnant. Il faut analyser. Le savant analyse, le philosophe analyse, et le théologien aussi doit analyser. La personne implique une âme spirituelle. Et cette âme spirituelle est ce qui va permettre à l'embryon de se développer progressivement dans une certaine orientation. De fait, en raison de l'âme, cette croissance se fait selon une certaine détermination et selon un certain ordre. Comment se fait-il qu'on retrouve chez tous les embryons normaux un développement semblable ? Cela prouve qu'il y a quelque chose de commun chez tous. On vous dira : « C'est parce qu'ils font tous partie de la race humaine ». Vous touchez donc la nature humaine. Le biologiste reconnaîtra qu'il y a une nature qui est quelque chose de déterminé, que ce n'est pas le hasard, qu'il y a un ordre. Or, dès qu'il y a un ordre, il y a une intelligence. Et cet ordre se développe de l'intérieur, progressivement.

Je ne vais pas vous faire une conférence sur l'âme, nous en avons déjà parlé. Mais c'est un problème fondamental, par rapport au sujet que nous allons traiter maintenant. Si on ne voit pas cela, on pourrait discuter indéfiniment, parce que la personne ne se manifeste que plus tard. Elle est présente, métaphysiquement, dès qu'il y a l'âme (dès qu'il y a l'âme, il y a une personne humaine) : mais elle ne se manifeste pas. Alors, évidemment, si votre connaissance reste uniquement au niveau de ce qui se manifeste, sans découvrir la source radicale, première, vous ne comprendrez pas.

Après avoir rappelé ces deux grands principes qui sont présents au début de l'Instruction (et il faut les rappeler, parce que si on ne voit pas cela, on ne comprend rien au reste), je vais avec vous prendre le sujet dans sa fine pointe, là où il est le plus difficile à comprendre. En effet, pour le reste il y a beaucoup de choses sur lesquelles nous sommes tous d'accord : ce n'est pas la peine de reprendre. Prenons donc le sujet dans sa fine pointe : « La fécondation homologue *in vitro* est-elle moralement licite ? »<sup>1</sup>. Je rappelle que l'expression « homologue » distingue cette fécondation artificielle de l'autre sorte de fécondation artificielle qui est dite « hétérologue », c'est-à-dire qui se sert d'un sperme qui n'est pas celui du mari (on est ici en dehors du mariage). Le problème se pose avec beaucoup plus d'acuité lorsqu'il s'agit de la fécondation « homologue », c'est-à-dire lorsque, de fait, on prolonge en quelque sorte le processus naturel de la procréation normale. Pour telle ou telle raison, l'acte conjugal ne peut plus avoir lieu ; ou bien l'acte conjugal est imparfait et n'aboutit donc pas à la fécondation. Il peut y avoir quantité de raisons. Je n'ai pas à les développer ici car c'est beaucoup plus d'ordre médical.

Je me place ici au niveau philosophique, et je commence par plaider l'inverse, pour qu'on comprenne mieux. Quand la nature ne peut pas aboutir à son effet, l'art et la science peuvent aider la nature. C'est la fameuse expression du Moyen-Âge que Saint Thomas emploie : *ars adjuvans naturam*, l'art qui aide la nature, l'art qui prolonge la nature. On voit tout de suite le problème qui va se poser, avec toute son acuité. Évidemment, on peut obéir en disant : « L'Église nous dit qu'il ne faut pas le faire : on ne le fait pas ». Mais dans le monde d'aujourd'hui, ce n'est pas suffisant. Pour ma conscience de chrétien, c'est suffisant : « L'Église me le dit, je le

fais. Je ne comprends rien du tout, cela n'a pas d'importance ». Etant religieux, j'ai toujours obéi comme cela dans ma vie, quitte à discuter ensuite si c'est nécessaire, et je recommande toujours de faire comme cela : on obéit d'abord, souvent les yeux fermés. On sait ce que dit saint Ignace de Loyola, qui est un militaire au service de Dieu, et qui va donc jusqu'au bout de l'obéissance : il faut obéir *ut cadaver*. C'est l'obéissance de Lazare<sup>4</sup> : le cadavre obéit à Dieu. C'est merveilleux ! Cela nous est donné comme exemple, et on n'a pas le droit de ne pas le regarder. Cela a dû être une très grande joie pour Marthe et Marie. Si nous-mêmes avons vu ce cadavre obéir à Dieu, nous aurions compris ce qu'est l'obéissance. C'est quelque chose de très grand, l'obéissance, parce que cela nous permet de faire quelque chose en commun, avec Dieu. C'est ce qu'il y a de plus grand. Qu'on soit un petit instrument, qu'on ne comprenne rien du tout, cela n'a pas d'importance : on fait œuvre commune avec Dieu, c'est cela l'important. C'est Dieu qui se sert de nous, et qui se sert de nous avec notre intelligence, avec nos dispositions, avec nos mains. Faisant ainsi œuvre commune avec Dieu, nous faisons quelque chose d'éternel ; tandis que quand vous faites quelque chose de vous-mêmes, ce n'est pas éternel : cela durera un petit moment et puis cela disparaîtra.

Le chrétien peut donc obéir sans comprendre. Mais dans le monde d'aujourd'hui, l'Église veut que les chrétiens soient capables de toujours justifier leur foi<sup>5</sup> et donc de montrer que s'ils obéissent, ils obéissent à une sagesse qui est plus humaine que tout ce que peuvent dire les idéologies d'aujourd'hui ; et de montrer que les idéologies d'aujourd'hui, qui se disent au service de l'homme, en réalité détruisent l'homme. Le croyant doit donc être capable de justifier sa foi pratique qui obéit. Il doit donc obéir en homme intelligent. Je ne dis pas : « avec une foi adulte ». Cette expression, très employée il y a quelques années, est stupide : la foi, en elle-même, reste toujours l'attitude du tout-petit qui ne comprend pas. Mais ce qui est vrai, c'est de parler de la foi d'un homme adulte. C'est différent, c'est la foi d'un homme intelligent. Et c'est pour cela que l'Église d'aujourd'hui a tellement recours aux laïcs. Je ne veux pas dire que les moines, les professeurs de théologie et les séminaristes ne sont plus intelligents du fait même qu'ils se consacrent totalement à Dieu ! Je ne dis pas cela. Mais je dis que les théologiens d'aujourd'hui ont besoin des laïcs, parce qu'ils ont besoin de savants, de techniciens, de médecins ; ils ont besoin que d'autres les « prolongent » en quelque sorte dans la science. Quand un prêtre commence à se lancer dans la science et qu'il reste uniquement un savant, ordinairement sa philosophie et sa théologie y perdent. Notre capital de vie est limité : si je me fais prêtre-ouvrier, au bout d'un certain temps, le prêtre diminue et l'ouvrier augmente. Si je suis savant et théologien, le savant augmente et le théologien diminue. C'est inévitable, il ne peut pas en être autrement, parce que notre capital de vie est limité et que nous ne pouvons donc pas tout faire. Et plus nous avançons, plus il faut creuser et aller loin dans la contemplation philosophique, la contemplation théologique, la contemplation mystique.

Il faut donc que nous ayons des amis savants. Et il faut que ces laïcs qui sont des savants comprennent que les théologiens ont besoin d'eux, de leur poser des questions, des questions que parfois seul le savant ou le médecin connaissent vraiment. A Fribourg, j'avais un grand ami qui était gynécologue. Presque toutes les semaines, c'est lui qui me posait des questions. Et je l'en remerciais, parce que ce sur quoi il me posait des questions, je ne pouvais pas, moi, le connaître, tandis que lui le connaissait, et cela m'obligeait à ne pas en rester à mes conclusions, à revenir toujours à la source et à éclairer.

Revenons donc à la question : lorsque, de fait, pour telle ou telle raison biologique (malformation ou autre), il ne peut y avoir d'acte conjugal parfait, alors la science et la technique qui doivent aider la nature, ne doivent-elles pas permettre (attention : je ne parle pas ici en théologien : je fais l'objectant) la finalité de l'acte conjugal qui est l'enfant ? Il semble normal que la science, grâce à son progrès, que la technique, grâce à son progrès au service de la science et au service de la finalité de l'acte conjugal, permettent qu'il y ait un enfant. J'ai souvent entendu des médecins, des gynécologues, dire cela, et j'ai entendu aussi des époux. Mais eux me posaient le problème de conscience : « Avons-nous le droit d'aller jusque-là ? Avons-nous le droit de nous livrer à cette technique pour avoir un enfant ? Nous le désirons beaucoup. Il y a tant de gens qui ne désirent pas d'enfants et qui en ont ; et nous, qui le désirons tellement nous n'en avons pas ». Et ils sont tentés de dire : « La sagesse de Dieu se trompe de temps en temps : elle frappe aux mauvaises portes ! » Il faut leur répondre que peut-être la sagesse de Dieu va plus loin que leurs considérations, et qu'elle ne permet pas pour rien ce très

grand sacrifice. C'est bien, en effet, un très grand sacrifice : quand des jeunes se marient avec le désir d'avoir un enfant et qu'ils ne peuvent pas en avoir, c'est très dur. Et puis cela se voit... Si on vivait cela dans le cloître ou au désert, ce serait beaucoup plus facile. Mais on vit cela dans le monde. Et tout le monde vous dit : « Pas encore d'enfant ? Qu'est-ce qui se passe ? » Et chaque fois, c'est la blessure qui se rouvre. Et quelquefois, des êtres très proches disent cela sans se rendre compte de ce qu'ils disent, en oubliant que l'enfant, c'est un secret, le secret du couple avec Dieu ; et que les hommes devraient respecter ce secret, ainsi que celui du nombre d'enfants qu'a ou aura un couple.

En face de ce problème au sujet duquel il semblerait qu'on puisse parler d'*ars adjuvans naturam*, l'Église dit : on ne peut pas faire cela. L'art, à ce moment-là, n'est plus *adjuvans naturam* : il n'aide pas la nature, il la détruit. Je formalise un peu, exprès, pour que ce soit plus net. L'art, à ce moment-là, détruit. Pourquoi ? Parce que la fécondité est essentiellement liée à l'acte conjugal, au don des corps de l'épouse et de l'époux et qu'on ne peut pas séparer ce que Dieu a uni<sup>6</sup>. C'est là l'argumentation fondamentale que nous donne l'Église. Et j'y crois profondément, même au plan purement philosophique.

Permettez-moi de vous donner un petit exemple : je ne savais pas du tout quand l'Instruction, serait publiée. Mais à Saint-Jodard, les trois semaines précédentes, j'essayais de voir au niveau purement philosophique, mais dans une lumière de sagesse, si l'art humain pouvait atteindre ce que représente la procréation. Je faisais cela avant l'Instruction, en pur philosophe, en philosophe qui veut aller le plus loin possible. Et j'avais conclu exactement de la même façon. De sorte que, quand les étudiants ont reçu l'Instruction, ils ont dit : « Tiens ! Tiens ! » Je crois en effet qu'on doit, au plan philosophique, pouvoir arriver jusque-là.

Maintenant, essayons de comprendre : l'acte conjugal est au-delà de tout le point de vue moral. En disant « au-delà », je veux dire que c'est quelque chose de plus. C'est un acte sacré. C'est peut-être cela qu'on oublie, parce que Dieu a fait une alliance avec l'homme et la femme dans le mystère de la procréation. Je dis bien : le mystère de la procréation. C'est un mystère au plan philosophique, en ce sens que c'est quelque chose qui dépasse ce que le philosophe peut dire, étant donné qu'il y a cette alliance entre l'homme et Dieu : « J'ai enfanté un fils de par Yahvé »<sup>7</sup>. Ici, je parle en théologien, dans la perspective directe de l'Instruction. Il y a donc une alliance avec Dieu : la procréation, pour le croyant, fait appel directement à une intervention de Dieu, puisque Dieu crée l'âme dans l'embryon, et dans l'embryon sans doute dès le premier moment de sa conception. Du point de vue de la foi, je peux dire que c'est dès le premier moment de la conception. Je ne peux donc pas traiter cet acte comme d'autres activités humaines qui sont absolument remises au bon plaisir de l'homme. J'allais prendre comme exemple (d'autre activité humaine) l'amitié. Mais en fait l'amitié elle-même a déjà quelque chose de sacré. Quand on aime vraiment quelqu'un, d'une amitié purement humaine (la *philia* grecque) on a horreur de l'intervention d'un tiers ; et on est blessé quand un tiers intervient. Tout être humain qui a vécu un peu de l'amitié ressent cela très profondément, surtout quand il s'agit de secrets. On a confié à un ami un secret ! » Je te le dis à toi parce que c'est toi ; et personne d'autre ne le sait. » Et on apprend ensuite que ce secret a été divulgué par l'ami. Quand on rencontre cet ami, on lui dit : « Qu'as-tu fait ? Tu ne vois pas que tu as brisé l'amour d'amitié qui était entre nous ? » Et on se met en colère, d'une sainte colère, parce qu'on sait que quelque chose de sacré a été brisé : ce lien d'amitié. Si l'autre dit : « J'ai fait cela pour te rendre service, j'ai fait cela parce que j'étais devant une difficulté et que je ne comprenais pas ; j'ai fait cela pour toi et non pas du tout contre toi ; ce n'est pas une trahison ». On dira alors : « Tu n'avais pas le droit de le divulguer sans me le dire. » Et on aura raison. Il y a quelque chose de très profond dans l'amour d'amitié, j'y reviens toujours, parce que l'amour de l'époux et de l'épouse est, d'un point de vue purement humain, la plus grande amitié, qui implique le don des corps ; qui implique donc toujours un secret. On n'a pas le droit de divulguer ce qui est un secret entre l'époux et l'épouse. Si on commence à divulguer cela, on abîme l'amour d'amitié.

Vous allez me dire (je continue les objections) : « Oui, mais si l'autre a permis ? Si les deux sont consentants, vous ne divulguez rien. L'ami a reçu de son ami un secret. Et son ami lui dit : « Je te permets de le divulguer, parce que je sais qu'il est impossible que tu me donnes la solution. Je te permets donc de le divulguer. Si l'autre permet, il peut le faire, en transmettant ce secret à un autre, comme un secret ? » Oui, c'est vrai, d'une

certaine manière, dans l'amour d'amitié. Pourquoi ? Parce que dans l'amour d'amitié, c'est moi, dans mon choix, qui suis le maître et la source première de cet amour d'amitié. J'ai posé un acte humain de choix, et nous sommes donc tous les deux « cause principale » de cet amour d'amitié, nous avons donc le droit de l'ouvrir à un tiers. Mais dans la procréation sommes-nous le maître de cet amour d'amitié impliquant la fécondité ? Entre conjoints, quand il s'agit de traiter de l'éducation, on peut prendre un tiers : on peut s'aider d'un psychologue ; on peut s'aider d'un artiste (encore faut-il être très prudent : de vrais parents savent très bien qu'ils ne doivent pas livrer leur enfant à n'importe quel psychologue ; c'est pour cela qu'on n'a jamais le droit d'imposer un psychologue à des parents : car l'éducation relève des parents, et c'est un très grand droit des parents).

Mais là, il s'agit de quelque chose qui va beaucoup plus loin : il s'agit d'un acte d'amour d'amitié lié à un acte créateur de Dieu. Et Dieu ne peut pas livrer son droit de Créateur. Son droit de Créateur est suprême. Et parce que son droit de Créateur est suprême, les époux qui ont pris conscience de cela (autrement dit les époux chrétiens) savent que cet acte de procréation n'est pas comme un acte de choix pour l'éducation. C'est quelque chose de plus grand. C'est leur amour béni par Dieu qui sera source de fécondité.

Dieu a voulu que la fécondité soit liée à cet amour d'amitié et que cette fécondité ne puisse pas se séparer de cet amour d'amitié. Elle en est distincte. Il faut le préciser tout de suite : l'acte conjugal a sa finalité en lui-même et c'est l'amour, le don. Quand on se donne à quelqu'un, et qu'il s'agit d'un don personnel, la finalité n'est pas extrinsèque au don. On se donne, et le don implique en lui-même sa propre finalité. Mais ce don peut devenir source de fécondité, et la fécondité apparaît alors comme une fin nouvelle qui s'ajoute à cette première fin. En ce sens-là, il y a deux finalités : une première qui est immanente : celle du don des conjoints ; et la finalité qui vient étendre ce don dans l'ordre de la fécondité. Mais ces deux finalités sont liées, et liées par Dieu lui-même puisque c'est Dieu qui intervient. Quand il y a une alliance, on ne peut modifier l'alliance que si les deux sont consentants : tout le monde est d'accord là-dessus. Or là, il s'agit d'une alliance avec Dieu, avec Dieu-Créateur et Dieu-Père qui a confié aux hommes ce don merveilleux qui consiste à être source de vie pour des êtres semblables à eux, en coopération avec le Créateur. Le Créateur a voulu que ce soit les parents qui prennent l'initiative, et il répond à l'initiative des parents.

Il faut aller jusque-là pour comprendre la décision de l'Église. Dans la lumière de la Révélation, l'enseignement traditionnel de l'Église, jusqu'à aujourd'hui, a toujours lié le don des corps, l'acte de procréation, à l'union d'amour d'amitié de l'époux et de l'épouse. On a distingué, mais on n'a pas séparé. Et l'Église nous rappelle que là, la science et l'art médical veulent intervenir dans un domaine où ils n'ont pas le droit d'intervenir. Ce n'est plus *ars adjuvans naturam*, ce n'est plus l'art qui vient aider la nature, c'est l'art qui veut se substituer à la nature en séparant ce que Dieu a uni. Or, encore une fois, on ne peut pas séparer ce que Dieu a uni.

Certes, pour ceux qui ne peuvent pas avoir d'enfant et qui se disent : « Peut-être pourrions-nous avoir, par ce moyen, un enfant qui soit vraiment de nous ? », la déclaration de l'Église est très rude. Mais ne revient-elle pas à la source ? De ce point de vue-là, c'est bien un enseignement de sagesse : la vie, ce n'est pas nous qui en sommes les maîtres. Le commencement de la vie et son terme, l'homme n'en est pas le maître, ils relèvent directement de Dieu. C'est Dieu qui en est le maître. L'homme est comme le confident de Dieu. La mère surtout : elle est confidente de Dieu dans ce don de la vie. Dieu s'en sert merveilleusement. Mais ce n'est pas elle qui est la source de l'âme spirituelle, et donc de la vie humaine tout court. Et cette vie humaine va jusqu'au corps, puisque l'âme informe le corps. Et donc tout le corps humain est saisi par cette alliance avec Dieu. Ce n'est pas facile d'être créé à l'image et à la ressemblance de Dieu<sup>4</sup>. Nous ne sommes pas un petit animal perfectionné. Si nous étions simplement un animal plus évolué qu'un autre, cela ne poserait pas de problème. Mais nous sommes créés à l'image et à la ressemblance de Dieu. Et l'âme humaine informe tout le corps, de sorte que tout le corps est dépendant de l'âme. Et si tout le corps est dépendant de l'âme et que l'âme est créée immédiatement par Dieu, on peut dire que toute la vie humaine dépend immédiatement de Dieu, et que c'est toujours un don de Dieu. Du reste dans toutes les familles profondément chrétiennes, c'est toujours comme cela qu'on l'a compris. Chaque naissance nouvelle, chaque conception nouvelle sont considérées comme un don de

Dieu. C'est aujourd'hui, où la laïcisation a pénétré partout, que l'on ose dire : « Ce n'est pas un don de Dieu, c'est parce que je suis une bonne nature vivante et que je suis capable d'être source de vie ». Pas du tout ! Quand vous dites cela, vous êtes d'un orgueil fou, parce que l'âme du petit enfant ne vient pas de vous du tout de vous. Elle vient de Dieu. C'est le problème de l'âme qui est en question. Une fois qu'on a compris que l'âme vient de Dieu, alors on comprend que Dieu a voulu que la fécondité soit liée essentiellement à l'amour.

Pour aller le plus loin possible, posons-nous la question : pourquoi Dieu a-t-il voulu cela ? Pourquoi Dieu n'a-t-il pas permis qu'il y ait l'amour humain, mais que quand la technique peut intervenir, quand la science peut intervenir, on les laisse intervenir, on laisse l'homme aller le plus loin possible ? Attention : Dieu nous demande d'avoir pour le petit être un respect infini. Et c'est une des raisons secondes que le Cardinal Ratzinger rappelle : « Quand on voit, dit-il en substance, (je cite de mémoire) comment ces découvertes se sont faites, on constate qu'il y a eu un manque de respect à l'égard de la fécondation humaine. Combien de fécondations humaines doivent être rejetées pour en retenir une ! L'homme a-t-il le droit de faire cela ? C'est au milieu de la violence que se fait ce choix : on écarte. » Et c'est vrai, c'est un fait. Ce n'est pas la raison majeure, mais c'est une raison morale au très grand sens : on n'a pas le droit de tuer pour sauver une vie. On n'a pas le droit de faire le mal pour un bien, comme le prétend la morale machiavélique. On la connaît, celle-là : elle est constante aujourd'hui. On croit que, parce qu'il y a un résultat, tous les moyens sont bons. Mais non, ce n'est pas le résultat qui justifie les moyens. Les moyens doivent être conformes à la finalité. Ils doivent être en vue de la finalité. Et vous n'avez pas le droit de vous servir de moyens intrinsèquement mauvais en vue d'une fin. Or, de fait, laisser de côté quantité de conceptions humaines (si petit que soit l'embryon, c'est tout de même une conception humaine, et le respect de la personne humaine doit aller jusque-là), c'est ne plus respecter la personne humaine. Chacun d'entre nous a été dans cet état-là, ne l'oublions pas. Vous avez été dans cet état embryonnaire, et dans cet état tellement embryonnaire du premier moment de la conception. On ne s'en souvient plus, mais on l'a été. Nous avons été dans cette petitesse-là. C'est du reste merveilleux ; et cela doit nous rappeler le respect qu'on doit avoir pour tous ceux qui sont dans cet état-là, parce qu'il y a là une action de Dieu Créateur et Père.

Revenons à la question : Pourquoi Dieu a-t-il voulu lier d'une manière si forte le mystère de la fécondité au don d'amour des parents ? Pourquoi Dieu a-t-il fait cela ? Je crois que c'est pour qu'on comprenne mieux que toute fécondité jaillit de l'amour. Là, il y a une distinction qu'il est très important de bien saisir : la différence entre la fécondité et l'efficacité. Au plan philosophique, c'est très important. Nous sommes dans un monde d'efficacité, qui n'a plus le respect de la fécondité ; un monde d'efficacité prodigieuse, où l'efficacité étouffe la fécondité, et où on croit pouvoir remplacer la fécondité par l'efficacité. L'efficacité, vous voyez bien ce que c'est : quand on travaille, on veut que ce soit efficace. Et quand ce n'est pas efficace, au bout d'un certain temps, on se dit : « Je m'arrête : ce n'est pas la peine de continuer ». Et c'est vrai : le travail demande d'être efficace. Il faut une œuvre ; et quand il n'y a pas d'œuvre, on se fatigue. Tandis que la fécondité provient d'une source de vie et elle est liée à un être vivant nouveau. Il y a quelque chose de substantiel dans la fécondité. C'est cela qui, au plan philosophique, est capital. La fécondité se termine à un vivant, un vivant qui a son autonomie, un vivant qui est un être nouveau. Et ce vivant, qui est un être nouveau, est donc un petit être substantiel qui a son autonomie propre. La fécondité a donc quelque chose de radical, à la différence de l'efficacité qui se réalise toujours de l'extérieur. On agit de l'extérieur, et on agit avec toujours plus de subtilité et toujours plus de force en vue d'une efficacité plus grande. Tandis que la fécondité agit de l'intérieur, puisqu'elle doit aboutir à un être nouveau qui a sa propre substance. Et quand il s'agit de l'homme, elle aboutit à un être nouveau qui a son âme propre, sa propre personnalité. La fécondité est donc liée à un acte immanent : l'amour. Le vieil Aristote disait ceci : « Seul l'animal parfait est fécond, seul le vivant parfait engendre ». C'est encore vrai maintenant. Un animal imparfait n'est pas fécond, il ne peut pas être source de vie. Seul l'animal parfait est fécond. Et quand il s'agit d'un animal spirituel (l'homme), il est fécond quand il atteint son sommet. Et il atteint son sommet dans l'amour et dans le don de lui-même. C'est à ce moment-là qu'il devient source. Autrement, il ne peut pas être source.

Là, on comprend comment Dieu veut nous faire saisir que la fécondité, qui est liée au vivant, qui aboutit à un nouvel être substantiel, ne peut provenir que de l'amour. En disant « amour » je parle de l'homme chez qui l'amour assume l'instinct. Chez l'animal, il n'y a que l'instinct, qui est extrêmement fort. Voyez les animaux : c'est extraordinaire. Et prenez un peu conscience de ce que vous êtes : c'est quelque chose qui nous prend très radicalement, substantiellement, dans ce que nous sommes, dans tout notre être, notre nature particulière. Ce n'est pas quelque chose de second. C'est quelque chose de fondamental. Quand je dis « substantiel » je veux dire quelque chose de fondamental. La fécondité jaillit de cela, de cette source vitale parfaite. Elle est, chez l'homme, liée intrinsèquement à la source d'amour qui est le don de l'époux et de l'épouse dans l'union conjugale. Et plus ce don est parfait, plus la fécondité sera ce qu'elle doit être. On a fait des remarques là-dessus qui sont très justes : chez les enfants qui sont le fruit d'un grand amour, il y a toujours quelque chose (qui se dévoile ensuite) de plus parfait, de plus harmonieux. Dieu a voulu, dans sa sagesse, que la fécondité, qui est quelque chose de si grand, soit inséparablement liée à l'amour. Pour l'animal, c'est tout à fait différent, puisqu'il n'a pas d'âme immortelle. Pour l'animal c'est l'instinct. Ce n'est pas un amour de choix. Pour l'homme l'instinct est dépassé par un amour de choix. Que parfois il n'y ait plus que l'instinct, on le sait trop bien ! Mais ce n'est pas normal, ce n'est pas humain : c'est bestial. Et pourtant Dieu permet que même si ce n'est plus que cela, il y ait une fécondité. Mais ce n'est pas une fécondité telle que Dieu l'a voulue. C'est une fécondité peccamineuse. La fécondité telle que Dieu l'a voulue, et telle qu'il a voulu la sanctifier par le sacrement de mariage, est enveloppée d'amour.

Voyez comment cette Instruction nous rappelle la grandeur de l'acte conjugal, acte sacré lié au Créateur par une alliance tout à fait fondamentale, et inséparablement lié à cette alliance. De ce point de vue, c'est très grand. Vous me direz : « Mais alors c'est une frustration terrible ! Cela empêche quantité de ménages chrétiens d'avoir des enfants qui pourraient être magnifiques ! ».

À cela je réponds : Dieu n'est pas un Dieu de malheur : il est un Dieu de paix. L'Église, en faisant cela, rappelle qu'au-dessus de la fécondité, il y a l'amour. Il n'y a donc aucune frustration, mais le rappel d'une exigence plus grande d'amour. Si on comprend cela, on aura la force de dépasser ce qui, du point de vue purement humain, psychologique, est une frustration. On pourra peut-être la dépasser en adoptant un enfant ou en ayant un rayonnement au plan spirituel, au plan surnaturel. Je connais certains foyers qui, ne pouvant pas avoir d'enfants, deviennent par leur amitié, un lieu de refuge pour quantité de foyers malheureux en pleine lutte. Un foyer sans enfants peut devenir accueillant pour d'autres foyers, les aider, les soutenir. En effet, ce n'est pas toujours une retraite dans un monastère qui peut donner toutes les solutions. Souvent, c'est plutôt un autre foyer qui aidera celui qui est en difficulté. Il faut que les laïcs comprennent qu'ils peuvent eux-mêmes, et qu'ils doivent, donner à ceux qui souffrent quelque chose de leur cœur. Et le cœur s'agrandit quand on a offert une blessure profonde, une souffrance profonde acceptée ensemble. Ce n'est donc pas du tout négatif : c'est pour quelque chose de plus grand.

Je termine en mettant en parallèle ces deux positions de l'Église qui peuvent, à première vue, paraître contradictoires et qui ne le sont pas, parce que toutes les deux montrent la grandeur de l'acte conjugal, de l'amour de l'époux et de l'épouse : la pilule et la fécondation *in vitro*. La pilule, nous en avons suffisamment parlé : l'Église nous rappelle (Dieu nous rappelle à travers l'Église) qu'on ne peut pas séparer ce que Dieu a uni. L'acte conjugal peut être source de fécondité, et on n'a pas de droit de *veto*, on n'a pas le droit de s'opposer à la fécondité d'une manière artificielle, violente. Dans le cas de la fécondation *in vitro*, l'Église rappelle encore que l'homme n'a pas le droit de séparer ce que Dieu a uni. Apparemment, du point de vue des effets, cela semble juste l'inverse. Mais en réalité, des deux côtés, l'Église rappelle la grandeur de l'amour d'amitié des conjoints, de l'époux et de l'épouse ; elle rappelle que le sacrement porte en premier lieu sur la sanctification de l'amour des conjoints ; et que, leur amour étant sanctifié, les conjoints pourront être source de fécondité. Des deux côtés, l'Église rappelle cela.

C'est très curieux de voir cela, et c'est souvent ce qu'on voit quand le démon – appelons les choses par leur nom – attaque d'un côté et qu'on met un barrage, il change son fusil d'épaule. J'ai toujours remarqué cela

dans d'autres domaines, mais qui rejoindraient celui-ci très profondément : notamment à propos de la matière, du sensible. Je pense ici à la grande hérésie manichéenne qui a duré longtemps. A ce propos, vous connaissez sûrement cette anecdote de saint Thomas invité à la table de saint Louis, (ils ne savaient pas qu'ils étaient saints l'un et l'autre !). Saint Thomas n'avait aucune envie d'y aller : c'était pour lui une perte de temps. Mais son prieur lui avait donné l'ordre d'y aller, alors, *ut cadaver*, il avait obéi, en bon religieux. Pour le roi saint Louis, ce n'était pas très agréable. Mais saint Thomas a obéi, et il a continué à réfléchir au problème qui l'occupait. Et voilà que, tout à coup, oubliant complètement qu'il était à table à côté du roi, il donne un grand coup sur la table. Alors le roi lui dit : « Qu'y a-t-il ? » (saint Louis devait penser qu'il était devenu fou !). Et saint Thomas de dire : « J'ai trouvé ! » Alors le roi dit : « Quoi ? » – « La réponse au manichéisme ». Cette anecdote figure dans le procès de canonisation de saint Thomas, et c'est très beau.

Le démon a essayé de briser l'œuvre de Dieu en faisant penser que la matière est mauvaise, que le sensible est mauvais, qu'il est peccamineux. C'est l'hérésie manichéenne. Et quand cette hérésie a été dépassée, le démon a fait l'inverse : « La matière ? Cela n'existe pas. Il n'y a pas de distinction entre la matière et l'esprit. La matière est esprit, esprit en attente ». On a alors une position d'évolutionnisme qui fait s'évanouir la distinction entre la matière et l'esprit. Le démon a changé son fusil d'épaule. Et comme nous sommes tout proche de l'an 2000, ce qui est un grand événement, le démon va très vite ; il change donc très vite son fusil d'épaule. La pilule ? Ce n'est pas suffisant. On va trouver autre chose. Réfléchissez et vous verrez que, du point de vue théologique, il est très intéressant de bien considérer ces deux attaques par rapport à l'amour humain : le démon essaie de faire que l'amour humain ne recherche plus le don, mais la jouissance. Un amour humain qui ne recherche que la jouissance est un amour qui se détruit. C'est évident. Tout amour implique une lutte. Le plaisir, c'est la facilité. Il n'y a pas d'amour dans la facilité, sauf un amour de glissade ; mais cela ne tient pas très longtemps. L'amour demande une conquête, tout le temps, tout le temps. Il faut que nous soyons victorieux de notre égoïsme. Si nous ne le sommes pas, nous nous laissons prendre par la facilité, par le plaisir. Et l'autre attaque, c'est du côté de l'efficacité. Voyez comme c'est curieux. Aristote disait qu'il y a trois types d'amitié : l'amitié véritable (que saint Thomas appellera « amour d'amitié »)<sup>9</sup>, l'amitié d'efficacité, et l'amitié de plaisir<sup>10</sup>. L'amitié véritable, c'est soit l'amour personnel d'un homme et d'une femme qui se donnent l'un à l'autre jusque dans leur corps, soit l'amour personnel de deux amis qui s'aiment vraiment en se respectant pleinement, parce que plus on aime, plus on se respecte. L'amour d'amitié, le véritable amour d'amitié, risque toujours de se détruire par l'efficacité ou par le plaisir. Il faut que l'amour véritable soit victorieux du plaisir. Cela ne veut pas dire que l'amour d'amitié n'ait pas de plaisir : il connaît un plaisir plus grand parce que c'est un plaisir spirituel, une joie qui se trouve dans le don. Il faut que l'amour d'amitié assume le plaisir et assume l'utilité, en comprenant que ce qu'il y a de plus grand, c'est le don mutuel.

En face de ces deux grandes attaques, l'Église rappelle le primat absolu de l'amour d'amitié des conjoints.

<sup>1</sup> *Documentation catholique*, n° 1937, 5 avril 1907, pp. 349-361.

<sup>2</sup> Sg 7, 7.

<sup>3</sup> *Donum vitae*, loc. cit., p. 357.

<sup>4</sup> Cf. Jn 11, 43-44.

<sup>5</sup> Cf. 1 Pe 3, 15 : « ...toujours prêts à vous défendre contre quiconque vous demande raison de l'espérance (et de la foi) qui est en vous. Mais que ce soit avec douceur et respect... »

<sup>6</sup> Cf Mt 19, 6 ; Mc 10, 9.

<sup>7</sup> Gn 4, 1.

<sup>8</sup> Cf. Gn 1, 26.

<sup>9</sup> Voir *Somme théologique*, I-II, q. 26, a. 4.

<sup>10</sup> Voir *Éthique à Nicomaque*, VIII, 2-3.